

Zeitschrift: L'Afrique explorée et civilisée
Band: 13 (1892)
Heft: 1

Artikel: Les spiritueux dans l'Afrique occidentale anglaise
Autor: Buxton, F.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-134393>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

« J'ai proposé qu'à l'exposition de l'œuvre des missions étrangères en Afrique, en soit adjointe une anti-esclavagiste; j'entends par là une collection de tous les engins et instruments employés pour capturer, garder et gouverner des esclaves. Il est à désirer que l'on y joigne la littérature du mouvement anti-esclavagiste, la statistique des sociétés, etc.

« Cette proposition devrait être soumise aux Sociétés missionnaires romaines et protestantes de France et d'Allemagne. L'Exposition leur fournira l'occasion la meilleure d'éveiller la sympathie pour leur noble entreprise, et d'obtenir l'appui pratique des Américains. Une *Leçon de choses*, comme celle qu'offrent la fourche à esclaves et les autres instruments semblables, parle aux yeux, avec plus de puissance sur les âmes que ne peuvent le faire un million de pétitions. Il y aura probablement bien des millions de visiteurs à l'Exposition de Chicago; or ce nombre dépasse de beaucoup celui que l'on peut atteindre par les livres ou les brochures traitant du commerce des esclaves. »

LES SPIRITUEUX DANS L'AFRIQUE OCCIDENTALE ANGLAISE

D'après M. F. BUXTON.

Dans notre numéro d'août de l'année dernière (p. 250-254), nous avons exposé l'œuvre de civilisation opérée par des esclaves libérés à la côte occidentale d'Afrique, en particulier à Sierra-Leone et au Sénégal, d'après les récits de voyageurs et de missionnaires de différentes nationalités. Il semble que les progrès que nous nous sommes fait un plaisir de signaler soient plus ou moins compromis, à en croire M. F. Buxton, ingénieur civil, qui, dans un article sur l'administration anglaise dans cette région, expose ce qu'il vient d'y constater, dans un voyage à la Gambie, à Sierra-Leone et dans d'autres possessions britanniques voisines. Pour éviter le reproche de créer des illusions dans l'esprit de nos lecteurs, nous extrayons des pages de M. Buxton dans la *Fortnightly Review*, ce qui nous paraît le plus caractéristique sur le mal causé par les spiritueux. Son témoignage ne venant ni d'un trafiquant, ni d'un missionnaire, mais d'un voyageur indépendant et parfaitement droit, peut-être considéré comme authentique.

Les rues irrégulières de Sierra-Leone ne sont qu'à moitié formées, sans arbres ni ombrage, chaudes et éblouissantes, bonnes tout au plus pour le misérable indigène ruiné par la boisson, qui, titubant en sortant d'un débit d'eau-de-vie patenté par le gouvernement pour entrer dans un autre, finit par tomber la tête la première dans un des nombreux trous de la rue pour y rester étendu jusqu'à ce que son ivresse soit passée, sous un soleil brûlant.

Malheureuse créature ! de la main gauche nous lui donnons la Bible, et de la droite la bouteille. On ne peut pas en Afrique obtenir la statistique des crimes, conséquence de la boisson dont le gouvernement tire de si forts revenus ; mais, pour se faire une idée des effets de notre lâcheté, il suffit de voir, comme je l'ai vu, l'horrible spectacle qu'offre le voisinage des tribunaux de police, lorsque les misérables victimes de l'ivrognerie, hommes et femmes, hurlant et vomissant des imprécations, sont traînées à la prison de S. M. pour y expier des crimes dus uniquement au poison que nous leur avons fourni nous-mêmes.

Il n'y a pas à Freetown de sécurité pour la propriété personnelle, la police indigène montant la garde pendant que ses compatriotes font effraction dans les maisons et les magasins. Le propriétaire de l'hôtel où j'étais descendu, un natif, vint une fois au milieu de la nuit me demander si j'avais entendu du bruit en bas. On forçait son magasin de spiritueux, me dit-il. J'allais descendre précipitamment, mais il me persuada de n'en rien faire, à moins que je ne voulusse recevoir un coup de couteau ou avoir la tête cassée par les voleurs ou par la police, qui, sûrement, était avec eux. Le tribunal de police et le poste étaient juste vis-à-vis, et la prison de S. M. tout à proximité. Prêtant l'oreille, nous entendîmes les voleurs évacuer la place, et lorsqu'ils eurent décampé et qu'ils furent assez loin pour être en sécurité, mais seulement alors, nous descendîmes et trouvâmes la porte enfoncée et toutes les dames-jeannes de liqueur parties. Je demandai au propriétaire s'il n'irait pas se plaindre au chef de police européen ? « A quoi bon ? me répondit-il, ma plainte n'y fera rien ; je n'obtiendrai aucune indemnité ; tout ce que j'y gagnerai ce sera le mécontentement de la police. » Voilà un spécimen de l'administration anglaise à Sierra-Leone et dans l'Afrique occidentale en général.

Beaucoup d'Anglais se plaignent que lord Salisbury n'ait pas pris une partie encore plus grande du Continent mystérieux que celles que les conventions reconnaissent à l'Angleterre. Mais que l'on se souvienne bien que si, par l'annexion de territoires africains, les Anglais acquièrent le privilège de détruire les indigènes par la pire espèce de spiritueux, moins nous aurons de ces territoires mieux cela vaudra. Le temps est certainement venu où le Parlement devrait prendre des mesures quant au trafic des spiritueux en Afrique, A quoi sert-il d'envoyer des missionnaires pour convertir les païens, si nos trafiquants en pays païens versent sur les indigènes un poison qui les détruit plus sûrement que la guerre, la peste ou la famine ? Personne n'organisera-t-il une sainte croisade contre ce fléau ? Cette œuvre l'emporte de beaucoup sur le shibboleth des partis politiques et

des divergences confessionnelles. Dans un commun effort contre le pire de tous les démons, devraient s'évanouir toutes les distinctions de races, de nationalités ou de credos, car tous sont responsables du mal énorme causé aux natifs. L'ivrognerie, a dit l'archidiaacre Farrar, est considérée en Afrique comme une mode européenne, et malgré la plainte des autorités indigènes, cet outrage révoltant à un peuple qui périt demeure sans réparation et méconnu de la nation qui passe pour la plus humaine et la plus chrétienne du monde. Des trafiquants blancs tentés par l'avidité et l'avarice introduisent le poison chez les natifs. Des âmes d'hommes sont troquées pour de l'argent, et l'Afrique est lentement, mais à coup sûr, ravagée par la nation missionnaire entre tous les peuples de la terre.

Comme l'a dit l'évêque de Londres, c'est un fait positif qu'en Afrique les chrétiens bâtissent dans une ville une mosquée plutôt qu'une église, parce que les musulmans n'apportent pas de boissons avec eux, tandis que partout l'augmentation du nombre des chrétiens signifie accroissement de l'importation des spiritueux.

Un des chefs africains musulmans, demandant la suppression du trafic des spiritueux créé par les Anglais dans son pays, s'est exprimé ainsi : « Les natifs eux-mêmes n'en ont pas besoin : il est interdit par leurs lois, mais vous, Anglais, vous les forcez de violer ces lois. Vous dégradez notre peuple et en détruisez des tribus entières. » Après quoi, il supplia ardemment la reine d'Angleterre d'arrêter l'envoi de son rhum et de son gin aux indigènes africains.

L'atmosphère de l'Afrique est imprégnée de l'odeur du rhum et du gin importés par les Anglais ; toutes les huttes en sont empestées. Les bouteilles et les caisses de gin se rencontrent à chaque pas : en certains endroits, la richesse et l'importance des nombreux villages se mesurent par la grandeur de la pyramide de bouteilles de gin vides qu'ils érigent et adorent. Dans de vastes territoires, les spiritueux sont la seule monnaie qui ait cours, et dans beaucoup de localités, le salaire du nègre employé aux factoreries lui est payé en bouteilles de liqueur.

Le steamer par lequel M. Buxton revint de l'Afrique occidentale avait une cargaison de caoutchouc, d'huile de palme, d'ivoire, d'or et d'autres riches produits, qu'il avait obtenus en échange d'un mélange de rhum et de gin troqué au taux de 9 deniers le gallon de rhum et de 2 shillings 6 deniers la douzaine de bouteilles d'un demi-litre de gin. Les natifs désignent ce mélange par le nom de « missionnaire ». L'introduction de ce « missionnaire » dans de paisibles villages les transforme en un enfer peuplé d'êtres humains bestialisés, dont le châtement est d'être possédés par

une soif inextinguible toujours plus ardente pour ce « missionnaire. » Couverts à peine d'un méchant chiffon, ils vous poursuivent en demandant à grands cris du gin et toujours plus de gin. Ruinés, les natifs qui ont vendu leur bétail pour boire, se mettent à voler pour satisfaire leur passion : pris en flagrant délit, ils sont parfois fustigés jusqu'à la mort par des fonctionnaires du gouvernement anglais. Pour les détails de ces meurtres, M. Buxton renvoie ses lecteurs aux Blue-Books C— 5740 et — 5897 sur Sierra-Leone.

Comme nos lecteurs ont pu le lire dans la *Chronique de l'esclavage*, le fléau de la traite sévit de nouveau dans le territoire anglais de la Côte d'Or; le fléau de la boisson est encore infiniment plus terrible, car il détruit non seulement la vie, les mœurs, et tout ce qu'enseigne la religion, mais encore le commerce. Pour chaque gallon d'eau-de-vie importé en Afrique, c'est une balle de marchandises légitimes qui est perdue. Un négociant de la côte occidentale a écrit récemment à ses chefs de ne plus envoyer d'étoffes, les spiritueux étant le seul article demandé. Et cependant, en s'opposant avec courage au fléau de la boisson, en montrant que comme chrétiens, les Anglais savent conserver l'esprit de leur religion et en faire une puissance de vie, non seulement ils contribueraient au progrès de l'humanité, mais encore ils gagneraient pour leurs manufactures un marché comme il n'en existe point dans le monde.

CORRESPONDANCE

Lettre de Lorenzo Marquez, de M. le missionnaire P. Berthoud.

Lorenzo Marquez, 16 novembre 1891.

Vous aurez à avertir les géographes qu'ils doivent faire une correction considérable sur les cartes de ce district¹ : il faut faire monter la vaste courbe du Nkomati beaucoup plus au nord, au delà même du 25^{me} parallèle. Ce sont les voyages répétés de nos missionnaires qui ont les premiers prouvé la chose. Je puis le dire aisément, car, moi-même, je n'y suis pour rien. Mon collègue, M. Grandjean, a pris des notes consciencieuses à plusieurs reprises, avec sa montre et sa boussole pour seuls instruments. Il a trouvé une distance de 100 kilomètres, chiffre rond, entre Rikatla et sa nouvelle station, dans le pays du feu roi Magoude, sur la rive gauche du fleuve. Toutes les cartes ont le nom de « Magud ». Or, nos estimations donnent 24 kilomètres entre Rikatla et le port de Lorenzo Marquez. Voilà donc 124 kilomètres. Nous avons estimé que les courbes de la route et la légère différence de méridien exigeaient une déduction d'environ un sixième. Ainsi, d'après ces calculs,

¹ Voy. la Carte, VII^{me} année, p. 316.